

Race Across France 2021 - J1-2

27 mai 2021 : pour la deuxième année consécutive la TCR est annulée et reportée à l'année suivante. Cette nouvelle me laisse une nouvelle fois sans plan B pour l'été. Je vérifie les autres événements qui m'auraient intéressé : inscriptions closes...

Reste la RAF, qui ne m'attire pas vraiment : parcours franco-français, tarif assez cher, ça ne sent pas l'aventure. Je m'inscris, car à défaut de merles on mange des grives...

Le jour du départ approche sans qu'aucun réel entrain ne se saisisse de moi. Je me concentre sur le choix et la préparation du vélo. Ce sera l'Axxome GT pour son D12. En effet, j'ai découvert ce groupe par hasard après avoir fait l'acquisition de cette monture d'occasion auprès de Patrick Gilles et ma foi, si les freins à disque ne m'ont pas entièrement convaincu, la transmission électrique m'a conquis.

Le départ est prévu pour le 23 juillet en début de soirée. J'arrive la veille sur place, à Mandelieu la Napoule, et rejoins Pascal Paineau, avec lequel je vais partager ces dernières 24 heures précédant le lâcher des fauves. La chaleur s'est enfin décidée à sévir depuis quelques jours, après avoir fait cruellement défaut pendant ce mois de juillet et notamment sur les 3 Peaks.

Montage du vélo, préparation des drop-bags, retrait des dossards et attente au frais dans la réception de l'hôtel, toujours avec Pascal. Pour ce dernier c'est déjà sa troisième participation, quant à moi je n'ai jamais roulé une telle distance (2 500 km). La course commence par un gros bloc alpestre avec quelques-uns des plus grands noms: Ventoux, Alpe d'Huez, Galibier, Iseran entre autres.

Depuis mai 2020, j'ai vraiment baissé en termes de performance sur le vélo ; brutalement, sans explications. Depuis, je tente de retrouver un semblant de forme, sans succès jusqu'à maintenant. Je ferai avec.

Je pars avec plein de nouveautés sur cette traversée de la France : vélo, selle, groupe, freinage, éclairage, GPS, sacoche avant, prolongateurs, bivy, etc. Je n'ai rien testé en mode ultra!

Vers 18h00, nous quittons l'hôtel. C'est une belle soirée : la chaleur est encore très présente. En chemin vers l'aire de départ, je m'arrête acheter des victuailles pour les prochaines 24 heures. S'en suit la pasta party. Pascal discute avec plusieurs participants rencontrés lors de précédentes éditions. Je les écoute d'une oreille distraite. L'appréhension ne me gagne toujours pas. Je demeure hermétique à toute forme de tension.

Les départs sont échelonnés toutes les minutes trente. A 20h05, je m'apprête à monter sur la rampe de départ : 20h10 et trente secondes, je m'élançe. Ce sera le seul moment d'émotion me concernant dans cette RAF. Les encouragements des personnes présentes sur les premiers hectomètres sont vraiment sympas. C'est parti pour 2500 km. J'ai regardé rapidement le parcours sur le papier sans réellement l'étudier, je n'ai pas prévu d'étapes, ni envisager un nombre de jours cible. Je me suis dit 8-10 jours environ pour boucler le parcours. On verra bien.

Direction Grasse : ça monte direct, sans difficultés. Les jambes sont très moyennes, pas de miracle. Rapidement, je me fais reprendre par d'autres participants. Je reste à mon allure et ne tente pas de suivre : ce serait inutile, voire délétère.

La nuit s'installe, il ne fait pas froid et je ne ressens pas la nécessité de me couvrir. Je resterai en court toute la nuit. Au bout de 56 kilomètres, je passe un premier point haut à 1450 mètres d'altitude. Je commence à avoir faim et lorgne sur les biscuits que j'ai coincés entre

ma sacoche et les prolongateurs. Je bascule dans la descente et paf ! Après quelques mètres, la vitesse associée à une déformation de la route éjectent mes biscuits : je ne m'arrête pas, tant pis.

Nous traversons des villages en fête, des villages endormis, des villages avec fontaine ; des concurrents remplissent les bidons, se couvrent pour la nuit. On ne sent pas seul, j'aperçois des phares devant et derrière au gré des ondulations de la route.

Sous une belle pleine lune, ascensions et descentes s'enchainent en direction de Castellane. Vers la clu de Saint Auban, un peu avant le début de la montée vers le col de Saint Barnabé, je reprends plusieurs coureurs, que je ne tarde pas à délaisser. Je suis surpris, c'était plutôt l'inverse jusqu'à présent. Je commence à trouver mon rythme de croisière et m'allonge sur les prolongateurs. Mauvais timing, car la route assez sinueuse dans ces gorges, est jonchée de pierres plus ou moins grosses et j'en évite une belle de justesse. Ma RAF aurait pu s'arrêter là...

Le Verdon est vite rejoint et je chemine dans ses gorges, entre des falaises rendues phosphorescentes par cette pleine lune. Je longe l'extrémité du lac de Sainte Croix après avoir franchi le col d'Ayen et le col de l'Olivier. Direction maintenant le nord du Lubéron : j'évolue sur un profil descendant et ma foi les kilomètres défilent. L'aube pointe et depuis quelques heures j'ai le sentiment d'évoluer dans une lingerie. L'odeur de la lavande est vraiment entêtante.

Après Apt, l'approche du Ventoux commence. Il faut contourner le Géant par le Sud via Gordes, puis mettre le cap plein Nord vers Bédouin. Saint Saturnin Lés Apt : arrêt boulangerie, il est 06h45 et j'ai faim. Je repars aussi sec en mangeant sur le vélo.

A partir de Gordes débute le franchissement d'un massif par le col de Murs ; pas très dur mais assez long au petit matin après une nuit blanche. Ensuite je n'ai pu qu'à me laisser glisser vers la première base de vie, 5 kilomètres après Venasque, chez Bed and Bike. Il est à peine 9h00 du matin, mais je m'enfile la collation préparée par l'équipe d'Olivier Brochery, puis file profiter des douches installées en plein air : rudimentaires mais bienvenues.

J'effectue un petit réglage de hauteur de selle pour tenter d'atténuer une tension au niveau des genoux.

Je ne m'attarde pas, la chaleur se faisant déjà bien ressentir, je pars à l'assaut du Ventoux, première vraie sérieuse ascension.

Cette chaleur m'inquiète, car associée à ma petite forme actuelle, je vais pouvoir sortir les piolets pour rallier le Chalet Reynard. Arrêt fontaine à Bédoin et re-arrêt fontaine à Sainte Colombe...quelques kilomètres plus loin. Tout est bon pour reculer l'échéance ! Après le virage de Saint Estève, le 34x32 entre en action et je m'arrache mètre par mètre sur les 10 kilomètres qui me séparent du Chalet. Quand je pense à ce qui m'attend les 2 prochains jours, je me demande comment je vais réussir à sortir de ce borbier alpin.

Je m'écroule au bar du Chalet Reynard et commande 2 diabolos menthe accompagnés de 2 glaces à l'eau et vais m'attabler avec Jérôme Deloge. Ce dernier semble serein. Il faut dire qu'il est allongé toute la journée, en effet il fait la course en vélo couché.

La seconde partie pour rejoindre le sommet est moins difficile, par contre il y a un méchant vent, qui souffle de plus en fort à l'approche de l'Observatoire. Je bascule sans m'arrêter, car j'ai du mal à me tenir sur le vélo avec ce foutu vent. Dans la descente, je ne peux pas lâcher les freins, à plusieurs reprises je manque de peu de chuter, embarqué par une bourrasque.

En bas il ne fait pas froid : quelle chaleur. Je me traîne jusqu'à Vaison la Romaine et décide de faire une pause au Super U, où je m'étais déjà arrêté sur la 3 Peaks en 2019. Soudain on m'interpelle par mon prénom : je ne connais personne ici ! C'est Mamie Thé, qui attend Marco Polo parti rejoindre un participant dans le Ventoux. Je l'ai certainement croisé sans le reconnaître.

Je repars vers 14h30, sans entrain, sans envie. Vivement ce soir, qu'on roule à la fraîche. Je commence à regretter de ne pas avoir dormi une paire d'heures la nuit dernière, comme je le fais d'habitude sur une première nuit. Ecrasé par la chaleur, je traîne ma misère et bientôt nous sommes 4-5 participants éparpillés sur la route roulant à vue des uns des autres, à avancer besogneusement. La route est bien cabossée et la circulation assez dense. Nyons, Valréas, Grignan, je suis au point de rupture. Les 400 bornes sont passées maintenant et me voilà dans le col d'Aleyrac, collé au bitume. Je n'avance pas, c'est interminable. Pourtant il n'est pas difficile, c'est un col bidon, mais rien n'y fait. J'atteins le sommet à l'agonie et à la Bégude de Mazenc je refais les niveaux dans un supermarché à l'entrée de la bourgade. Je n'ai pas d'appétit, j'arrive tout juste à m'enfiler 1 clafoutis et un pot de glace. Pas envie d'autre chose.

Je me remets en route, mais rien n'y fait, ça ne va pas mieux. A la sortie de la ville, j'avisé un parc avec un petit plan d'eau. Je décide par dépit (limite de colère) d'aller m'allonger au bord de l'eau sans mettre de réveil. Il est 17h30 et dans ma tête j'envoie tout promener. Au bout de peut-être $\frac{3}{4}$ d'heure – 1 heure, j'ouvre un œil : je vais mieux semble-t-il. Je range mon oreiller et repars, non sans avoir prestement évité les coups de bec d'un cygne. J'ai failli avoir de la volaille à manger pour le dîner...

Sans être fantastique, ça va mieux. La chaleur a décliné et Crest est bientôt en vue. Je longe maintenant la Drôme en direction de Die, qui sera la porte d'entrée sur le massif du Vercors. Un concurrent (Loïc Lepoutre) se porte à ma hauteur et nous en profitons pour converser sur ces premières 24 heures de selle. Il ne tarde pas à me lâcher et je poursuis seul ma route. Dans ma tête, je projette un arrêt dîner à Die, à la pizzeria où j'avais déjeuner au mois de juin.

J'y retrouve Loïc qui observe une pause express à base de liquide seulement. Je m'installe pour dîner, mais très vite la moutarde me monte au nez. Au bout de 10 minutes, ma commande n'a toujours pas été prise : je lève le camp, tant pis je mangerai sur les provisions embarquées. Le col du Rousset commence dès le panneau « Die » franchi. Quelques kilomètres plus loin, je stoppe à la fontaine de Chamaloc pour m'abreuver et manger un morceau. Il est 21h30 passé, la nuit s'installe. D'autres Rafeurs s'arrêtent à mon abreuvoir et repartent aussi sec.

Ce col du Rousset n'est pas très difficile, mais longuet. Je le monte tranquillement. Il fait toujours bon. Passé le tunnel en haut du col, c'est une autre histoire. Le fond de l'air est soudainement plus humide, il y a un peu de brume, il a même dû pleuvoir un peu récemment. Je me couvre et poursuis avec l'envie de rallier Saint Jean et sa base de vie. Je reconnais ces routes empruntées en juin dans l'autre sens et très vite je suis au pied du col de Lachau. Je ne suis vraiment pas super. Le col est vite atteint, mais la route continue de s'élever pendant plusieurs kilomètres dans la forêt de Lente. La descente qui suit me semble interminable. Il y a beaucoup de virages, la route n'est pas en bon état, je n'ose pas lâcher les freins. Enfin le col de la Machine : je me couvre encore un peu plus, c'est bien humide.

Je suis maintenant cette magnifique route en corniche de la Combe Laval ; quel crime de la passer de nuit ! J'ai hâte d'en finir et de rejoindre la base de vie. La descente vers Saint Jean est vite expédiée. Dans le centre-ville, je tombe sur une grande arche aux couleurs de la RAF, qui m'induit en erreur. Je cherche du regard où peut se trouver cette satanée base, mais rien.

En fait, elle se situe après le centre-ville, presque à la sortie. Les bénévoles me font un accueil chaleureux et sont aux petits soins : ça fait du bien. Je suis rôti... Recharge de l'électronique, douche, rangement, diner et dodo pour 4 heures. 537 kilomètres et 8880 mètres de D+ ont eu raison de moi. Je me demande où je serai demain soir et surtout dans quel état...

RAF 2021 J3 & J4

Au réveil, ce n'est pas la gloire. Je remballé mes affaires, récupère l'électronique, mange un morceau et reprends la route. Le menu est copieux aujourd'hui : rejoindre le plateau du Vercors par les gorges de la Bourne, remonter la vallée vers le Bourg d'Oisans, s'infuser l'Alpe d'Huez, Sarennes, le Lautaret, le Galibier et le Télégraphe. Il sera alors temps de faire un point sur la situation.

Quelques kilomètres après Saint Jean en Royans, je tombe à nouveau sur Loïc arrêté à un rond-point : son gilet s'est pris dans sa roue arrière ; bilan : dérailleur HS. Un classique ! Ça ne sent pas bon pour lui. Je ne peux rien pour l'aider, je bascule sur Pont en Royans.

La journée s'annonce splendide, le ciel est limpide. Pas de miracle, je n'avance pas très vite (doux euphémisme), mais bon, elles sont jolies ces gorges de la Bourne. Elles sont encore plus impressionnantes à descendre, surtout à leur commencement. Elles sont si étroites, que l'on se demande par où on va pouvoir se faufiler pour y pénétrer.

Je traverse ensuite le plateau et commence à ressentir une gêne persistante sous les pieds, ainsi qu'une douleur sur le côté des genoux. Quelle guigne ! Depuis une chute violente dans des escaliers fin mars, je n'arrête pas d'être enquiquiné par diverses douleurs au niveau des genoux.

A Saint Nizier du Moucherotte, c'est la dégringolade dans la cuvette de Grenoble. A Claix, je décide de modifier la position de ma cale gauche pour tenter de remédier à mes douleurs de genoux. Peu après, j'aperçois en haut d'une bosse un énergumène à casquette qui s'agite sur le bord de la route. C'est Pascal Bride, venu faire quelques clichés et encourager les participants. Il est en train de finir de sécher après une 3 Peaks des plus humides ! Je devrais le revoir à Doussard où il file un coup de main sur la base de vie.

Je longe maintenant la Romanche sous un soleil de plomb en cette fin de matinée. Je n'imagine même pas la fournaise que cela doit être dans les lacets de l'Alpe, orientée plein Sud, sans ombre.

Les douleurs de mon genou gauche commencent à s'estomper. Je vais pouvoir reproduire les mêmes réglages sur la cale de droite. Je m'arrête à Vizille pour une pause bouffe. J'ingurgite deux solides sandwiches Jambon – Saint Félicien, que je me suis préparé et en profite aussi pour modifier la position de la cale de ma chaussure droite. J'ai un peu mauvaise conscience, car je ne progresse pas très vite avec tous ces arrêts.

Au Bourg d'Oisans, je me défile à nouveau. Malgré mes deux sandwiches avalés une grosse heure plus tôt, je m'attable pour un rapide déjeuner. Un peu avant 14h00, je m'attaque enfin à ces célèbres virages. C'est effectivement une véritable fournaise et je suis bien planté dans la pente. Je sais qu'il me faut serrer les dents jusqu'à La Garde, où je trouverai

une fontaine. Cette dernière est la bienvenue. Je me désaltère longuement et m'asperge copieusement.

Je repars ragailardi avec une pente nettement moins sévère que dans les premiers lacets. A Huez rebelote : arrêt fontaine, nouvelle séance d'arrosage. Finalement, je ne m'en sors pas si mal. Je mettrais 1h40 hors temps d'arrêts aux fontaines pour gravir l'Alpe. C'est honorable pour moi.

Je m'accorde une pause fraîcheur avant d'attaquer le col de Sarennes. Je commande un diabolo menthe et une glace à l'eau. La taulière me conseille de passer directement au formidable de diabolo ! Je dois avoir une sale tête...J'abonde dans son sens et double aussi la commande de glace.

Sarennes est assez vite rallié. Le versant qui mène au lac de Chambon est assez piègeur. C'est bien pentu, les virages ferment, la route n'est pas en bon état. Je descends encore une fois prudemment. Commence ensuite la longue ascension du col du Lautaret. C'est un axe assez fréquenté au milieu d'une large vallée : rien d'attrayant. C'est la première fois que je le passe à vélo. Abnégation ! C'est le mot qui me vient à l'esprit pour cette journée. Arrêt boulangerie à la Grave : il est à peine 18h00.

Arrivé au sommet du Lautaret, je quitte avec plaisir la route de Briançon, même si je redoute ces 8-9 derniers kilomètres qui mènent au col du Galibier. La météo se gâte un peu, le ciel se couvre, il fait nettement moins chaud. Un diabolo menthe, un gilet accompagné de manchettes et hop c'est reparti. Hormis le dernier kilomètre, ce fut moins difficile que redouté. Rien à voir avec les premiers lacets de l'Alpe. A 20h25 j'en ai terminé avec l'épouvantail de la journée. Les nuages ont bien obscurci le ciel et je ne m'attarde pas, de peur de me refroidir ; vite perdre de l'altitude et rallier Valloire.

La descente est promptement avalée, par contre je suis transi de froid en atteignant Valloire. Je m'arrête pour me couvrir et avaler un chocolat chaud. C'est tentant de prendre une chambre d'hôtel pour se doucher et se reposer quelques heures. Mais non, dans un coin de ma tête, germe l'idée de rejoindre la base de Sollières, un peu avant Val Cenis. A 21h30, j'attaque le Télégraphe puis fonds sur Saint Michel de Maurienne.

Il fait nettement meilleur dans la vallée. Rapidement je dois me découvrir. Je file bon train et garde le moral malgré un panneau indiquant le Col de l'Iseran à 59 kilomètres : ça calme ! Les kilomètres s'égrènent et je commence à rêvasser, mon esprit tendu vers ma prochaine halte. Normalement on peut se doucher et un repas est proposé. Cette base a été organisée par un ancien finisher de la RAF à la tête d'une de société de guides de Haute Montagne : belle attention.

A Modane, le GPS m'indique qu'il faut tourner à gauche et franchir le pont qui saute le cours d'eau. Bizarre, il me semblait que l'on devait simplement suivre la vallée. Il est vrai que je n'ai pas du tout étudié le parcours avant de partir. Ce sera la mauvaise surprise de cette fin d'étape. Pan, re 500 mètres de dénivelé jusqu'au village d'Aussois. Et ça grimpe bien, je ne m'y attendais pas du tout à celle-là !

A Aussois, j'ai mon compte. Je rêve d'une belle descente, mais que nenni. C'est une descente hachée, entrecoupée de replats, de coups de cul. Mais toutes les bonnes choses ont une fin, j'aperçois enfin les lumières de Sollières.

De grandes oriflammes ont été installées en bord de route pour signaler la bifurcation menant au bureau des guides. Heureusement d'ailleurs. Arrivé sur place, d'autres concurrents repartent déjà à l'assaut de l'Iseran, malgré les nombreux éclairs sur le massif.

Un dernier effort pour hisser mon vélo à l'étage, voilà c'est fini pour aujourd'hui. Le meilleur accueil de la RAF, Miss Maurienne nous reçoit en personne...

Et toujours le même rituel : recharge de l'électronique, douche, lessive du cuissard et repas avant de m'effondrer. 250 kilomètres et 6200 mètres de D+ ; cumul : 782 kilomètres et 14 200 mètres de D+.

Ces dernières 24 heures auront aussi été rythmées par les nombreux bips du groupe WhatsApp dédié à notre parcours. Beaucoup d'abandons. Je suis surpris, car la grande majorité n'est pas causée par des incidents mécaniques. La chaleur a apparemment fait des dégâts. Désordres gastriques, difficultés à s'alimenter, coups de chaud, baisse de moral, etc. Beaucoup devraient s'interroger sur ces mauvaises habitudes de ne pas avoir uniquement de l'eau claire dans les bidons et de s'obstiner à ingurgiter des barres et autres gels à longueur de journées. L'eau très froide est aussi une mauvaise idée, car elle peut provoquer des diarrhées ou des troubles digestifs.

L'ultra ne fait pas beaucoup appel à la filière « glucides » et le foie ne peut traiter qu'une quantité limitée de sucre à l'heure. Malmener sa glycémie engendre souvent des conséquences fâcheuses. Il vaut mieux s'alimenter le plus normalement possible et céder à ses pulsions. Le cerveau est un très bon guide dans le domaine de l'alimentation.

Je repars au petit matin, toujours avec mes socquettes de plomb. Mentalement je courbe l'échine, car l'Iseran m'impressionne sur le papier. Si je ne gère pas trop mal la journée, demain je devrais m'extirper du bloc alpestre. J'aimerais bien atteindre la base de vie de Doussard cette nuit, mais je crains de ne pas pouvoir réussir à franchir la Colombière et plus particulièrement ses 3 derniers kilomètres. Pour le moment je me concentre sur l'Iseran. J'espère trouver à manger à Bonneval, car je n'ai plus rien dans les sacoches et le petit déjeuner a été très frugal.

C'est marrant il y a un col de la Madeleine avant Bonneval. Le fond de l'air est frais, mais le beau temps demeure. C'est une ascension que je n'ai jamais faite. Bonneval se précise au loin et je suis à l'affût d'un commerce pour me sustenter.

Comme d'habitude, je joue à l'imbécile : je ne daigne pas me dérouter vers le centre de Bonneval, que la trace évite soigneusement et ne trouve rien à manger. Très besogneusement je continue vers l'Iseran. Ca grimpe bien maintenant, je ne rigole pas trop. Heureusement, ce sont des paysages nouveaux pour moi et j'ai l'esprit en partie occupé à les découvrir.

A quelques kilomètres du sommet, la pente se fait moins rude et s'aplatit même le temps de franchir un petit cours d'eau. C'est bien minéral maintenant et je profite des faibles pourcentages pour me refaire un peu la cerise avant d'aborder les derniers kilomètres aux pourcentages assassins.

Au sommet on se retrouve à plusieurs concurrents, dont Jérôme en vélo couché. Il n'est pas encore 10 heures et j'ai une dalle de folie. Je me remets vite en route pour rallier Val d'Isère. Mes freins font vraiment un boucan d'enfer. Ça m'agace ces freins à disque, je me sens plus à l'aise avec les patins.

A Val d'Isère je stoppe à une supérette et m'alimente rapidement. J'ai l'esprit tourmenté par ces satanés freins. Je retire les plaquettes à l'avant : mortes ! Je tente de les remplacer par des neuves, sans succès. Les mâchoires ne laissent pas assez d'espace et ce n'est vraiment pas facile avec le vélo chargé. Je crains même un moment de ne pas pouvoir remettre les anciennes.

Je reprends ma descente vers Bourg Saint Maurice, mais le cœur n'y est plus. Je sais qu'il y a un gros problème avec mes freins. A la sortie de Val d'Isère il y a une zone de travaux au niveau d'un tunnel avec une déviation mise en place pour les cyclistes. Au feu de chantier, je me cache derrière un camion et emprunte tout de même le tunnel. Le chantier concerne la réfection des parois du tunnel. Les ouvriers les décapent avec des jets à haute pression : j'en prends plein la gueule, ça m'apprendra à filouter !

J'ai maintenant l'impression que mes freins ne se relâchent plus. Je dois pédaler en descente dans un vacarme d'enfer de bruit de ferraille. Dans ma tête, j'aperçois la gare synonyme d'abandon ; un truc qui ne m'est encore jamais arrivé. Heureusement on est lundi et pas dimanche. Je me prends à rêver de trouver une solution à Bourg Saint Maurice. J'envoie un texto à Bernard pour lui demander l'adresse du vélociste qui l'a dépanné le mois précédent. Manque de bol, c'était à Chambéry et non à Bourg. Plus les kilomètres passent, plus la situation empire. Je broie du noir...A moins de 5 kilomètres de Bourg Saint Maurice, je rattrape un ancien sur son vélo. Nous discutons un peu et je lui explique ma mésaventure du moment. Je lui demande s'il connaît un endroit où je pourrais tenter un dépannage. Sans conviction, il me conseille de m'adresser à l'Intersport à l'entrée de la ville.

Je reprends un peu du poil de la bête et je fonce vers ledit magasin. Il est bientôt midi et je crains de ne trouver personne de compétent entre midi et deux. Je traverse prestement le magasin et fonce sur l'atelier cycles. J'y trouve deux mécaniciens affairés respectivement sur une machine.

Je leur explique mon problème et leur décrit les symptômes. L'un d'eux regarde les plaquettes : le diagnostic tombe sans appel, plaquettes HS. Avec la pénurie de pièces détachées, ils n'en ont pas de disponibles.

Qu'à cela ne tienne, je leur dit que j'en ai des neuves à disposition. Et là miracle, ils arrêtent ce qu'ils font et s'occupent de mon vélo à deux. Nous discutons de l'épreuve à laquelle je participe, quand soudain l'un d'eux annonce que mon disque arrière est mort ; ce que son collègue confirme après un examen plus approfondi. Je demande du bout des lèvres s'ils en ont un pour le remplacer, je sens bien qu'ils sont tirillés par quelque chose. Le plus petit interroge du regard son collègue, qui après réflexion répond que oui. Le plus grand prend les choses en main, son collègue devant partir pour déjeuner. Nous continuons à papoter tous les deux. C'est clair qu'il connaît bien son affaire. Il démonte, nettoie, règle, remonte les nouvelles pièces, procède aux derniers réglages. L'affaire est pliée : le vélo fonctionne encore mieux qu'au départ de la RAF.

Il en profite pour regarder les autres organes de la bête. Ensuite, il emmène le vélo vers un ordinateur, sort un petit coffret, qu'il branche à l'ordinateur et au vélo. Il me dit que mon DI2 n'est pas à jour. Après sa mise à jour, il me demande si je suis intéressé par l'activation des boutons de commande aux cocottes ? Bah oui...

Il me propose enfin d'activer la fonction anti croisement de chaîne : une nouvelle fois j'acquiesce. A ce rythme-là, il va me briquer la bête !

Au moment de partir, comme par magie, il me tend une boîte de plaquettes neuves, au cas où je rencontre de nouveaux problèmes de freinage. Je suis limite ému, car je lui dois une fière chandelle. Je quitte le magasin regonflé comme jamais ; j'ai frôlé la correctionnelle.

En sortant de la zone commerciale, j'avise un Mac Do : les émotions ça creusent...De toute façon il est 13h00.

Le temps est lourd alors que je démarre l'ascension du Cormet de Roselend. Le moral est là mais toujours pas les jambes. Je ne tergiverse pas trop, je suis tellement heureux d'être toujours en course. Alors je fais le job, je grimpe tranquillement, avec les moyens du moment. Ça ne se passe pas trop mal. Je m'occupe en testant la fonction anti croisement. Celle-ci me plaît beaucoup et va s'avérer très utile la nuit, quand je ne peux pas voir sur quel pignon je suis. Je n'ai plus à m'occuper du dérailleur avant et je laisse le DI 2 gérer celui-ci.

Vers 15h20, je prends une photo devant le panneau du sommet, enfile un coupe-vent car le ciel s'est assombri et le vent s'est levé. Je pense encore à faire une petite pause à Beaufort. Et bien non, ce sera pour une autre fois. La trace nous fait bifurquer à droite juste avant de rejoindre Beaufort. Commence alors la remontée vers le col des Saisies par une petite route, qui permet de rattraper Hauteluce. Les paysages sont sympas, mais avec le vent, j'en bave un peu. Cette montée n'en finit pas.

Après les Saisies, la route ne descend pas franchement. Le vent est toujours défavorable et je dois pédaler assez fort. A Notre Dame de Bellecombe, je fais honneur à une bonne boulangerie. Il est 18h00 et les jambes sont lourdes. Je ne sais pas quoi faire : est-ce que je tente la Colombière ce soir ? Bon, on va déjà rejoindre Cluses et j'aviserais alors. Le profil est maintenant bien descendant ou au pire très roulant. Megève, Sallanches, je borne bien. A Cluses, la trace nous fait passer devant un Burger King. Je remange, c'est aussi une façon de différer un peu l'attaque de la Colombière.

Entre chien et loup, je me décide à affronter ce dernier obstacle avant Annecy. Musique dans les oreilles, je profite du calme de cette fin de journée. Un groupe de personnes m'encourage, mais en fait il y a méprise. Elles m'ont confondu avec quelqu'un d'autre. Cette première partie jusqu'au Reposoir n'est pas très difficile. Je refais le plein des bidons à l'entrée de cette bourgade et m'engage dans la partie finale. Tout de suite, je sens la différence. Il fait nuit maintenant et cela m'arrange. J'occulte les panneaux, qui tous les kilomètres mentionnent le pourcentage de déclivité des 1000 mètres suivants. Je progresse certes très lentement, mais je progresse. Un concurrent du mille me dépose (Jean-Marie Belz). Je le retrouve au sommet. Il est en train de se couvrir assez sommairement. Pour ma part, je m'habille chaudement. L'humidité associée à l'altitude me fait craindre le froid dans la descente.

C'est bien le cas et au Grand Bornand je rattrape Jean-Marie, qui s'est arrêté à cause du froid. Nous faisons la descente ensemble. C'est quasiment mon premier échange assez long avec un participant. Un bon moment assurément me concernant. Un peu avant Annecy, nous allégeons le protocole vestimentaire. Encore une belle soirée.

Il est environ 1h30 lorsque nous arrivons à la base de vie. C'est le terme de l'aventure pour Jean-Marie, c'est bientôt le terme des Alpes pour ma part.

Mon protocole de fin d'étape se répète, hormis pour la douche, inaccessible pour cause de Covid. A noter une petite frayeur suite à ma toilette au lavabo : je ne trouve plus mes lunettes ! Et là je ne rigole pas, car ma myopie est assez pénalisante. Je fini par les retrouver dans une des poches de mon drop bag ! 261 km et 5386 mètres de D+ - Cumul : 1043 km et 19590 mètres de D+.

RAF 2021 - J 5-6

Un peu avant 07h00 j'entame mon quatrième jour. L'équipe de la base de vie n'est pas encore passée à la boulangerie: tant pis, je mangerai à Saint Jorioz au pied du col de Leschaux. Mauvaise pioche, la trace évite Saint Jorioz et nous démarrons l'ascension sans passer par son centre. Cela devient une habitude de débiter la journée sans manger.

Au premier rond-point je croise Pascal Bride et Vanessa en voiture, je leur fait un grand geste, mais en vain, ils continuent leur route. Je ne sais pas s'ils m'ont vu.

C'est peut-être ma pire ascension de toute cette RAF. Non seulement j'ai les socquettes de plomb, mais les chaussures aussi. Vivement que je sorte du massif. En attendant, comme bien souvent, j'ai faim.

Encore une journée sous un ciel limpide. Je fais une fixette sur un bon petit déjeuner sur une terrasse à partir de courses faites dans une épicerie ou une supérette. Pourquoi me direz-vous ? J'ai envie de salé : fromage, salade de riz, jambon, etc., mais pas de viennoiserie (Trop sucrée). En conséquence je snobe quelques boulangeries, une supérette (car pas de terrasse à proximité) et me voilà déjà à la sortie d'Aix Les Bains. Je longe le lac du Bourget et le contourne par le Sud. Très vite je suis dans le col du Chat. Je le redoute car on le dit difficile. Effectivement le greffier est un peu revêche. Mais le matou est maté un peu avant 10h30. J'ai faim.

Moins de 10 minutes plus tard, je suis aux abords de Saint Jean de Chevelu. Un bar-tabac-épicerie avec terrasse me fait de l'œil...Bingo, arrêt petit déj' ! Je m'enfile une baguette transformée en sandwich avec jambon et Saint Félicien. J'apprécie ce moment, car je sais que les grosses difficultés sont derrière moi. Certes, il reste de la bosse et 1400 kilomètres, mais rien de comparable à ces trois premières journées.

Une chose qui m'étonne toujours rétrospectivement, c'est le temps de pause total dans une journée : entre 9 et 10 heures. Les 5 heures consacrées à la halte de fin de journée ok, mais je n'ai pas l'impression de buller 5 heures pendant la journée...Bon, c'est comme ça, à méditer.

La ligne d'horizon est plus lointaine maintenant, fini la montagne. Sous un soleil de plomb, je traverse l'Ain et à Ambléon, se dresse devant moi un petit massif à escalader, dernier rempart avant de rejoindre les Dombes en contournant l'agglomération lyonnaise par l'Est. Ma foi, je ne suis pas trop mal. Ma progression me semble correcte pour une fois. Avec cette chaleur, je ne m'alimente pas beaucoup et ne croise de toute façon, quasiment pas de commerces.

Je passe pas mal de temps sur les prolongateurs. Je ne les avais pas testés avant le départ, j'aurais dû ! Ils sont trop étroits, je leur préfère les Air Strike.

A l'occasion d'une pause boulangerie à Saint André de Corcy, je découvre un message de Marguerite, ma coéquipière 2020, qui m'informe qu'elle me fera un petit coucou après Trévoux. Sympa !

Elle m'encourage régulièrement par des petits messages depuis le départ, à l'instar de Bernard, Thierry, Alain ou encore Romain. Même Yvan, encore adepte du télégraphe et dernier abonné à l'Huma, s'est fendu d'un SMS de félicitations.

Effectivement, quelques kilomètres après Trévoux, j'aperçois Marguerite sur la gauche de la route. Notre dernière rencontre remonte à ... une dizaine de jours. En effet, elle participait en duo avec Rémi à la 3 Peaks et leur trace passait quasiment devant la maison dans le Tarn. Ils venaient de vivre une semaine plutôt chaotique sous des trombes d'eau en accumulant un dénivelé de folie.

Nous partageons quelques instants, les rôles se sont inversés ; je suis sur le vélo et Marguerite ravitaille. Il y a un an, nous partagions la BTR... A bientôt sur d'autres routes. C'est reparti le long de la Saône, sur la rive côté Ain. Je franchis la Saône à Saint Symphorien d'Ancelles. Le ciel se couvre à nouveau en cette fin d'après-midi. Le vent s'est levé, défavorable bien sûr, mais les jambes répondent correctement. Je suis assez motivé car j'aborde une région que je ne connais pas. Ces paysages nouveaux viennent rompre cette monotonie que je ressens depuis le départ.

Alors que je contourne Mâcon par le Sud-Ouest, quelques gouttes se mettent à tomber. Ce seront les seules de cette RAF me concernant. A travers les différents compte-rendu, j'ai pu constater que ceux devant moi et ceux derrière moi n'auront pas eu cette chance. C'est bien vallonné dans le coin. Je ne sais pas pourquoi, je me mets en tête de dîner et dormir à Charolles. J'y arrive vers 23h00 et tout est fermé. Je repasserai pour le dîner... Je file à mon hôtel et dînerai à partir des fonds de placards de Marguerite !

296 km et 3 225 mètres de D+ - Cumul : 1 339 km et 22 815 mètres de D+.

5 heures n'ont pas encore sonnées au clocher de Charolles, que je suis déjà en route. J'ai la pêche, car je devrai rallier la Sologne d'ici ce soir et passer sous les 1 000 kilomètres jusqu'à l'arrivée. Ca fait rêver hein ?! A Gueugnon, je trouve une boulangerie ouverte à 06h30. Je prends le petit déjeuner sur le vélo. Depuis Charolles, c'est toujours bien vallonné, avec de jolis paysages de bocages. Même si le profil est majoritairement descendant, il y a encore de belles difficultés jusqu'à la Charité sur Loire après Nevers.

A Decize je fais un arrêt terrasse. Je demande un sandwich, mais le patron me dit qu'il n'a pas encore reçu le pain. Je file aux toilettes et traverse l'arrière salle...où sont empilées plusieurs baguettes. Il y en a qui prennent vraiment les gens pour des cons.

En regagnant ma table à l'extérieur, je constate que j'ai échappé au pire. Une violente averse est en cours et je n'aurai pas aimé être dessous. J'attends qu'elle se termine et repars. Vivement que je passe Nevers, rejoigne les bords de Loire et m'allonge sur les prolongateurs jusqu'à Chambord. Je projette de déjeuner à la Charité.

J'ai vraiment l'estomac dans les talons lorsque je passe le panneau de la Charité. Je fais deux fois le tour du centre-ville et rien ne correspond à mes attentes. J'avise une boulangerie près du pont et rafle les derniers sandwiches et autres quiches. Juste à temps, la boulangère ferme derrière moi pour sa pause déjeuner.

Je me mobilise mentalement, car je soupçonne cette remontée le long de la Loire jusqu'à Sully sur Loire, d'être un tantinet monotone. Ce coin du Loiret n'est pas réputé pour le charme bucolique de ses villages.

Effectivement, je ne suis pas déçu. Quel ennui, quelle tristesse ! Des bourgs sans âmes, avec des panneaux « ouverts » devant des commerces fermés entre 12h00 et 16h00 le plus souvent. Musique et prolongateurs : le bon cocktail pour passer cette après-midi.

Au fil des heures, une gêne qui va vite se transformer en douleur m'inquiète. Je ne me vois pas effacer les 1000 kilomètres comme cela. Elle se situe au niveau du panier à œufs. Bizarre, pourquoi maintenant, si soudainement ? Rapidement, je pense à la position liée à l'usage intensif des prolongateurs. J'incline la selle de quelques degrés et tout rentre dans l'ordre. Ne jamais s'obstiner...Mes Précieuses se font oublier.

A Briare, j'observe une pause sandwich et rafraichissements, histoire de rompre la monotonie de cette après-midi. Après Sully sur Loire, les paysages changent, je vais passer au Sud d'Orléans et me diriger plus franchement vers Chambord. J'avance bien.

Il me faut trouver de quoi ravitailler avant d'attaquer cette soirée. Un Intermarché fera l'affaire à Vienne en Val, il est presque 19h00. Ouf, juste à temps. Je prends le temps de manger assis par terre devant l'Inter. Je taille la bavette avec un motard, qui me narre ses déboires conjugaux sur le ton de l'autodérision. Je me marre franchement.

Allez, go, c'est reparti pour Chambord. Entre la Ferté Saint Aubin et Ligny le Ribault (Il me semble), j'aperçois un cycliste dans l'autre sens qui me fixe lorsque l'on se croise. Je retire les écouteurs, ralenti et je le vois faire demi-tour et me rejoindre. C'est Christophe, le président du club d'Olivet, qui suit la RAF derrière son écran et vient quand il peut à la rencontre des participants.

Nous faisons connaissance pendant ces quelques dizaines de kilomètres qui nous séparent du célèbre Château. Une belle surprise cette rencontre.

Il est 21h30 et je sacrifie au rituel de la photo avec Chambord en fond. Nous nous séparons avec Christophe et je repars après m'être couvert, car nous ne sommes plus sous les mêmes latitudes. La soirée est fraîche. Très vite je saute la Loire à Blois, la nuit est bien installée. Il y a trop de monde à mon goût : je préfère ne pas m'arrêter pour manger un morceau. Je sens que je ne vais pas encore pousser trop loin ce soir. Je commence à ressentir un peu de fatigue.

Je me souviens de ces routes, car l'année dernière j'étais venu ravitailler Pascal Bride et nous avons roulé une trentaine de bornes ensemble avant que je lui dresse la table à Sougé. Je ne pense pas pousser aussi loin ce soir. Je traverse la forêt domaniale à l'ouest de Blois, puis je commence à guetter un endroit propice au bivouac. Molineuse, Orchaie, Herbault, je ne trouve rien qui me satisfasse, le fonds de l'air est trop humide. A Gombergean je trouve mon bonheur : un abri bus un peu en retrait de la route. Je ne tergiverse pas et dresse le campement.

Le dîner sera léger, un bon brin de toilette avec les lingettes et j'enfile mon pyjama (Tu vois Marguerite, j'ai évolué sur ce point !) et hop extinction des feux pour 240 minutes.

369 km et 2 105 mètres de D+ - Cumul : 1 708 km et 24 920 mètres de D+.

Le bivouac c'est le retour aux fondamentaux de l'ultra. Le réveil sonne, pas de motivation pour sortir du sac de couchage. Je rêvasse un peu tentant de trouver le déclic qui me fera agir. Quand soudain j'entends le bruit caractéristique d'un vélo en approche. Il fait encore nuit, ce concurrent passe à quelques mètres sans même deviner ma présence. Allez go, je vais le prendre en chasse.

Il fait frisquet en dehors du sac, surtout quand tu es encore groggy par la fatigue. Alain Gillot doit venir prendre le petit déjeuner vers le Lude d'après son message de la veille. Soit une distance à parcourir de 85 bornes environ. Je traverse pas mal de villages endormis tout en grignotant quelques biscuits secs, histoire de patienter jusqu'au petit déj'. L'allure est bonne, la socquette s'est allégée. Le jour finit par s'installer dans une bonne petite fraîcheur matinale. Mais le ciel est clair et la journée s'annonce une nouvelle fois chaude.

Musique, prolongateurs : je suis bien. Alain me rattrape quelques kilomètres avant Vaas, où j'apprendrais plus tard, que Patrick Gilles y a fini en perdition la veille en fin d'après-midi. Alain a dû partir tôt de Tours pour me choper un peu avant 08h00 du matin.

Au moment où je déboule dans le village, 2 concurrents repartent. Ils ont discuté avec Alain et lui ont dit que ce serait plus facile à deux avec ce vent défavorable.

Nous nous attablons en terrasse, Alain est déjà passé à la boulangerie. Je ne tarde pas à y retourner pour compléter. Il a faim le doberman cycliste...La boulangère se marre : elle en a vu défiler d'autres pouilleux de la bicyclette depuis 2 jours.

Encore un bon moment au cours duquel nous échangeons sur ces 5 premières journées. C'est même Alain qui me somme de repartir. C'est vrai, je ne suis pas là pour enfilez des perles. Et puis on pourrait jaser, ce n'est pas le premier petit déjeuner que nous prenons ensemble dernièrement...

La chaleur a maintenant pris le dessus sur le froid. Je repars avec entrain, mais ma plomberie interne vient me gêner ce moment. Après Clefs, je me dois d'observer un rapide arrêt champêtre pour régler ce petit souci.

Le contournement du Mans se passe sans encombre. Le coup de pédale est bon et j'évolue dans un paysage de bocages. Vers 11h00, à Précigné, je fais un arrêt express supérette. Puis Château Gontier marque un point de rupture : le profil du parcours devient bien casse pattes. La Mayenne franchi, je serre les dents jusqu'à Fougères. Je commence à me trainer, car la faim s'abat sur moi : je n'ai plus rien à manger ; la soif m'étreint : j'aperçois les fonds des bidons. La chaleur m'accable et aucun commerce ne se présente sur mon tracé.

A Saint Pierre La Cour, un peu avant 15h00, je passe en coup de vent devant une boucherie-charcuterie-...traiteur. Demi-tour, traiteur = salades diverses. Deux grosses portions de salades de riz et de pâtes vont colmater ma dent creuse.

Fougères à l'horizon, je ne suis plus très loin du littoral. Quelle patate pour sortir de la bourgade : interminable, je ne m'attendais pas à une région aussi vallonnée.

C'est sans gloire, que j'efface ces 55 kilomètres me séparant du Mont Saint Michel. Je cherche des yeux la Manche, sans succès. Au moment de basculer dans la plaine de la baie, j'aperçois furtivement la silhouette très caractéristique du Mont. Il doit rester une bonne dizaine de kilomètres à couvrir, qui en paraîtront vingt.

J'ai maintenant le Mont Saint Michel en vue droit devant. Il n'y a pas trop de monde. A Beauvoir : nouvelle baguette/sandwich. Je ne sais pas jusqu'où pousser ce soir. Sur le groupe Whatsapp, Patrick Gilles annonce vouloir terminer sans observer d'arrêt accompagné de Sébastien Saint Jalmes. Il est 80 kilomètres devant. L'idée me traverse l'esprit de partir en chasse. Mais ce n'est pas raisonnable : au mieux j'arrive complètement défoncé, au pire j'explose en route.

Je cherche une chambre pas trop couteuse et en dénicher une au Sud-Ouest de Saint Lô, à Quibou. La tenancière me demande de ne pas arriver trop tard. Je dois donc faire fissa, car il est 19h30 et il me faut effacer plus de 80 kilomètres. Le vent est maintenant (bien) favorable pour la première fois depuis 2 jours.

La Sélune traversée, quelques belles bosses viennent pimenter ma fin de journée. A la Haye Pesnel, je m'achète une paëlla à emporter. Je la bouloterai avant de me coucher.

Un peu avant 22h00, ma tenancière me téléphone. Elle s'inquiète pour l'heure d'arrivée, me sachant à vélo. Elle veut envoyer son mari me chercher en voiture. Je lui explique que je suis sur une course, dont le règlement interdit cette pratique. Elle semble dubitative. Je fini par arriver vers 22h45. En fait, ce n'est pas vraiment une rombière comme je le craignais. Elle est même plutôt arrangeante. Elle me dresse la table pour mon petit déjeuner avant d'aller se coucher, afin que je sois autonome demain matin.

Je décide de dormir une heure de plus cette nuit et de rouler jusqu'à la ligne d'arrivée demain afin de bien profiter du vent majoritairement favorable. Bien au chaud dans mon

lit, j'entends les éléments se déchaîner dehors. Ca souffle vraiment fort et la pluie s'est invitée.

362 kilomètres et 2 535 mètres de D+ - Cumul : 2 070 km et 27 455 mètres de D+.

RAF 2021 - J7

Au réveil ça souffle toujours autant. J'entends la pluie cingler les carreaux. J'ai un peu de mal à sortir du lit. Je fais honneur aux victuailles que je trouve sur la table de la cuisine : un carnage. J'avale tout. La pluie semble s'estomper.

Je repars au petit jour avec des douleurs à l'index, le majeur et l'annulaire de la main gauche. J'ai l'impression d'avoir ces doigts gonflés prêts à éclater. Pourtant ce n'est pas le cas. Ces douleurs sont encore plus prononcées lorsque je fais usage des prolongateurs. Je trouverai l'origine de ce problème quelques semaines après : potence trop longue de 3 cm.

Après une cinquantaine de kilomètres, je longe la baie de la Seine. Je ne connais pas du tout ce pays. De nombreux mémoriaux dédiés au débarquement de juin 44 jalonnent la route. Je suis bien occupé à observer ce qui m'entoure. A partir des abords d'Ouistreham, c'est une succession de stations balnéaires, assez chics ma foi. Nous sommes fin juillet et franchement il n'y a pas beaucoup de monde. Quelques kilomètres avant, j'ai avalé un éclair au chocolat et un chausson aux pommes en pédalant. Je m'efforce de limiter mes arrêts car c'est une étape de plus de 400 bornes aujourd'hui.

A Honfleur, je suis coincé dans un bouchon causé par un camion qui décharge. Je passe par les trottoirs et perds bêtement l'équilibre tout seul : je m'affale sur un support métallique destiné à attacher son vélo. Ma cage thoracique côté gauche cogne assez durement. Je me relève vexé (honteux même) et repart aussi sec. J'ai mal aux 2 genoux, ça finira par passer. Par contre je dois supporter une douleur importante au niveau des côtes depuis la fin de la RAF.

Le dernier obstacle que je redoute approche, je commence à l'apercevoir au loin de temps en temps : le pont de Normandie, qui permet de franchir l'estuaire de la Seine. Je ne suis pas rassuré lorsque je démarre son franchissement. Le vent souffle vraiment violemment par bâbord. Il y a une bande pour les vélos, mais franchement c'est se moquer du monde. J'aimerais bien avoir sous la main le gugus qui a pondu ça.

La pente est assez sévère, je serre à mort le cintre pour ne pas me faire embarquer par les rafales de vent ; chaque camion qui passe me frôle et me déporte à gauche puis à droite. C'est injouable. Je passe sur la voie réservée aux piétons, j'évite de regarder sur ma droite n'étant pas super à l'aise en hauteur et croyez moi : nous ne sommes pas au ras de l'eau. Mais le pire est maintenant devant moi : la bascule sur l'autre versant du pont. Je vais encore moins vite qu'en montant. Je freine continuellement, je ne contrôle quasiment pas mon vélo latéralement. C'est interminable. En face de moi, je distingue un deuxième pont du même acabit. Je ne me sens pas capable d'en franchir un second dans ces conditions. Enfin, j'en termine. Quel soulagement ! La trace n'emprunte pas ce deuxième ouvrage d'art. Je suis une route qui traverse la Réserve Naturelle de l'estuaire de la Seine. C'est tout plat, vent dans le dos, les kilomètres défilent. Mais les émotions ça creusent, j'ai une faim de loup et plus rien dans les sacoches.

Une belle ascension permet de s'extirper de la vallée de la Seine. Je suis vraiment soulagé d'avoir pu franchir ce satané pont. J'ai déjà effacé 200 kilomètres depuis le petit déjeuner en ayant juste avalé 2 pâtisseries dans l'intervalle. Je suis en approche de Bolbec affalé sur

les prolongateurs quand j'aperçois une pub pour un U Express. Nickel ! Je tourne un peu en ville avant de le trouver. Et devinez le menu ? Baguette, Saint Félicien et jambon. Il y a un banc sous l'auvent de la supérette, je m'y installe. Encore une fois, j'ai de la chance. Une belle averse rafraîchit l'atmosphère alors que je déjeune et je suis bien à l'abri. J'y échappe à nouveau.

Je vais faire glisser le tout avec une gaufre à la terrasse d'à côté afin de profiter de leurs toilettes. Ah ça va mieux...

16h15 : il est temps de remonter en selle. Belle pause de plus d'une heure. Les 120 kilomètres qui suivent ne seront pas si faciles. Les portions de plat sont entrecoupées par de belles petites ascensions. Heureusement c'est vent arrière et le spinnaker a été déployé: les bornes kilométriques tombent tels des dominos. La région est jolie, de grandes parcelles agricoles, des bois, de beaux points de vue. Je ne m'attendais pas du tout à cela. Je déboule à Blangny sur Bresle en début de soirée. Le temps est toujours menaçant, mais pour le moment ça tient. Je sais que c'est mon dernier repas avant l'arrivée. Comme aux 3 Peaks il y a 2 ans : un kebab. Encore une fois, je ne suis pas le premier cloporte que le patron va servir. Il en a eu un autre hier soir.

J'évite de regarder combien de kilomètres il me reste à parcourir. Ça n'a pas grande importance. J'avale la côte pour sortir de la bourgade et il s'avère que ce sera la dernière longue bosse. Je viens de quitter la Seine Maritime et entre dans la Somme. Après la banlieue d'Abbeville, je suis tout proche de la Réserve Naturelle de la baie de Somme. Beaucoup de changements de direction jalonnent maintenant le parcours. Le vent est tantôt favorable, tantôt pleine poire. Mais quand il est de dos, ça bombarde à plus de 40 à l'heure. Il en sera ainsi jusqu'au Touquet.

Minuit et demi, je dépasse le panneau annonçant le département du Pas de Calais. A une dizaine de kilomètres de la destination finale, je tombe enfin sur un panneau mentionnant le Touquet. Juste après la lecture de ce panneau, mon corps débranche brutalement. Je n'ai quasiment plus de jambes. Plus j'approche du but, moins j'avance. Je traverse les abords du Touquet au pas. La route est détrempée, des petites branches jonchent le sol. Enfin, tout au bout d'une avenue, au loin, il me semble distinguer l'arrivée. C'est fini. Arnaud et ses acolytes m'accueillent. Deux heures sont sur le point de sonner.

Ils me regardent étrangement. Je leur demande pourquoi. C'est parce que je suis sec. En effet, quelques minutes plus tôt ils ont essuyé une grosse averse déversant des trombes d'eau. Et en suivant mon tracker sur l'application dédiée, ils pensaient que j'étais dessous. J'y ai encore échappé...

Malgré cette RAF réalisée à des allures de gastéropode, la pluie m'a épargné. Je file au gymnase me coucher. Allongé sur un lit de camp, j'apprécie d'être arrivé car dehors ça souffle et ça drache toute la nuit. Je suis aux premières loges bien à l'abri des grandes baies vitrées. C'est bon...Le vacarme de la tempête couvre même les ronflements de Pierre Charles, le Borneur fou arrivé un peu avant moi. Sébastien Saint Jalm est couché à même le sol à côté de son vélo, il n'a pas vu les lits de camp.

414 kilomètres – 3302 mètres de D+

Total : 2 490 kilomètres et 31 000 mètres de D+.

Un petit clin d'œil à Lorris Pasquier doublé à Omaha Beach : nous avons déjeuné ensemble après l'arrivée avec sa copine et Sébastien. Il m'a bien fait rigoler pendant le repas. C'était son premier ultra et il était coaché par un père et son fils, vétérans de la RAF 2020. Il

n'arrêtait de recevoir des coups de fils de leur part lui disant quand dormir, quand s'alimenter, quand faire ceci, quand faire cela...et il a un peu explosé en plein vol ! Laissez-le vivre son aventure à sa guise, sacrebleu, surtout sur une première. Pour ma part, je n'ai pas reçu un coup de téléphone de la semaine. J'ai dû en passer un seul pour mon gîte à Quibou.

Bilan : physiquement je ne vais pas trop mal, hormis ces douleurs à la main gauche qui m'inquiètent. Pour boucler une TCR, il me resterait encore un peu moins de 1 500 kilomètres. A méditer, ce ne sera pas chose aisée en 2022. Je prendrai certainement une deuxième selle avec moi.

Ces 7 jours ne me laisseront pas un souvenir impérissable : peu de rencontres, je connaissais 80% du parcours. Il m'a manqué cette dimension du voyage.

Je ne me suis pas rentré dedans. J'ai déroulé sans faire la course, car j'ai pris le départ sans être en forme, avec même une petite fatigue physique.

Je m'en doutais en m'inscrivant, j'ai besoin d'être plus bousculé par le parcours, les intempéries, les délais, etc., d'emprunter des routes que je ne connais pas. A prendre en compte pour la prochaine saison. Rien à reprocher à l'Organisation (Elle a bien fait le job), c'est moi qui ne corresponds pas à ce format.